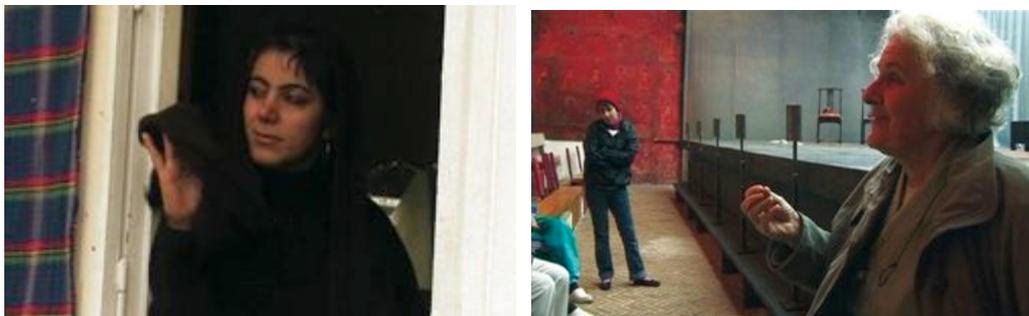


Shadi documentaire de Maryam Khakipour (59' Play Film RFO 2009)

Prix du festival Escales Documentaires 2009, La Rochelle. Prix « Hors Frontières » festival Traces de vie 2009, Clermont Ferrand. Mention spéciale du jury festival Miradasdoc 2009, Canaries. Mention spéciale du jury au festival Fidadoc 2009, Agadir.



« Une femme jeune, belle, désirable et désirante n'est pas forcément une allumeuse. » **Ariane Mnouchkine**

« La liberté qu'ils ont ici, il te faudra d'abord souffrir pour l'obtenir. Tu n'as pas vu encore leurs maux et leurs souffrances. Si tu restes ici et tu feras partie des gens qui dorment dans des cartons » **La comédienne Boojar à Shadi**



réalisation : Maryam Khakipour
avec : Fatemeh Shadizadeh
Ariane Mnouchkine
Saadi Afshar
Leïla Mohamadi
Mahindokht Boojar
Behrouz Taghvaei
Mossen Ranghinvand
Sara Rastegar
photo : Farzin Khosrowshahi
Reza Serkanian

« Si tu veux, je t'emmène en moto à Paris, je t'achèterai des lunettes de soleil, tu n'auras même pas besoin de passeport » **Le moto taxi**

Le Film : Une troupe comique de Téhéran, chassée de son théâtre, se retrouve à la rue. Emue par le destin des « ouvriers de joie » – c'est ainsi qu'on nomme les comédiens improvisateurs du *Siah Bâzi* – Ariane Mnouchkine les invite au Théâtre du Soleil. Shadi est la seule jeune actrice dans cette troupe qui a fait rire tant d'Iraniens. Elle va sortir pour la première fois d'Iran. Comme ses collègues, elle se prépare à cette tournée qui les sauvera peut-être. Mais il lui faut d'abord se battre bec et ongles avec son mari pour qu'il lui signe une « autorisation de sortie ». Heureusement, elle a du tempérament. À Paris, la rencontre des ouvriers de joie avec Ariane Mnouchkine inquiète le metteur en scène qui les accompagne. La jeune femme devient l'objet de tous ses soupçons...



« Si tu as un cœur, j'ai le même, si tu as un cerveau, je l'ai aussi, ils sont pareils... Mais ici en Iran ton cœur et ton cerveau valent plus que le mien » **Shadi à son mari**

Sélectionné en 2009 aux festivals Cinéma du Réel (Centre Pompidou), Résistances (Foix) Prague, Miradasdoc (Canaries), Amiens, Escales documentaires (La Rochelle), Fidadoc (Agadir), Traces de Vies (Clermont-Ferrand), 45 journées du Film de Soleure (Suisse). Première diffusion sur RFO en octobre 2008

DVD disponible (sous-titres français/anglais) : playfilm@playfilm.fr / maryamkhakipour@free.fr

Maryam Khakipour :

« J'avais 7 ou 8 ans quand j'ai vu les ouvriers de joie dans la cour de notre maison. C'est comme ça qu'on appelait les acteurs ambulants qui venaient jouer chez les gens à l'occasion des fêtes ou des mariages. C'était la commedia dell'arte iranienne. L'Arlequin ne portait pas de masque, mais il était fardé en noir.

Bien des années plus tard, je suis retournée en Iran pour filmer les derniers acteurs de cet art populaire. Ils jouaient dans un théâtre en ruine, pour un public assoiffé de rire. Le plus vieux théâtre de Téhéran, le théâtre Nasr. Mais il a été fermé du jour au lendemain, pour devenir un parking.

Quelques mois plus tard, j'ai rassemblé les acteurs dispersés aux quatre coins de la ville et j'ai filmé leur désarroi. C'était mon premier documentaire « **Siah Bâzi, les ouvriers de joie** ». Ce premier film a voyagé dans de nombreux festivals, il est arrivé entre les mains d'Ariane Mnouchkine. Touchée par leur histoire, elle les a invités pendant un mois au Théâtre du Soleil à Paris.

Alors je suis retournée à Téhéran pour leur apprendre la nouvelle. La troupe a fait appel à un metteur en scène pour répéter une pièce.

Comme les autres membres de la troupe **Shadi**, une jeune actrice de 35 ans, doit régler bien des choses avant ce départ. Elle doit se battre avec son mari pour obtenir son autorisation de sortie. Finalement, face aux arguments de Shadi, il accepte mais lui demande : « je veux que tu restes une Iranienne, un symbole »

Au Théâtre du Soleil, Shadi est prise en tenailles entre le metteur en scène, qui lui interdit d'incarner son rôle de façon séduisante, et son désir d'être elle-même : « Si je me mets en face de lui, il va me créer mille ennuis, j'ai déjà été interdite de travail pendant trois ans... ».



« **Siah Bâzi, les ouvriers de joie** », un documentaire poignant sur une tradition artistique en danger. Ce beau témoignage aux allures de requiem est pourtant à l'origine d'une renaissance inattendue. Emue par l'histoire de cette troupe privée de scène, la metteur en scène Ariane Mnouchkine l'a invitée à jouer dans son Théâtre du Soleil à Paris. Maryam Khakipour a repris sa caméra et suivi les répétitions puis le séjour mouvementé des Iraniens à Paris, dans « **Shadi** », un documentaire plus âpre et diffusé à la suite du premier, à 21h35. **Télérama** 22 octobre 2008

« **Shadi** » raconte l'extraordinaire voyage des acteurs iraniens à Paris à l'invitation d'Ariane Mnouchkine, fondatrice du Théâtre du Soleil. Une rencontre inédite qui aboutit très vite à des incompréhensions culturelles passionnantes à suivre. D'un côté, se trouve une troupe traditionnelle, dont le metteur en scène de définit comme « cruel » et « dictateur », de l'autre, une figure de la gauche française, dont le tempérament va être mis à rude épreuve. L'affrontement entre les deux personnages offre quelques séquences d'anthologie. Mais la force du film tient surtout à Shadi, l'actrice qui a donné son nom au

documentaire. Seule jeune femme de la troupe, cette Emma Bovary de Téhéran ose rêver de liberté et questionner les relations homme-femme au sein du couple en Iran. Une résistante, que ses mésaventures personnelles – son mari la trompera après son départ pour Paris – rendent encore plus touchante.

Jean-Baptiste Gournay,
Nouvel Obs 17 juin 2009

La troupe des Ouvriers de joie est chassée de son théâtre de Téhéran. A la place, on doit construire un parking (comme partout...). Ariane Mnouchkine invite alors la troupe à venir présenter son travail, "sous son toit", à la Cartoucherie de Vincennes. Shadi est l'une des comédiennes de la troupe. Elle est aussi la plus jeune et il semble qu'on lui reconnaisse unanimement une grande intelligence. Mais si elle est mise en avant dans ce documentaire, c'est à son corps défendant. Avant de partir, elle doit demander une autorisation de sortie du territoire à son mari. Une fois en France, c'est Hassan, le metteur en scène de la troupe, qui se substitue à l'autorité d'Abbas, à celle de l'Etat et de la loi ; et si elle quitte sa roulotte, la nuit, il est à la fenêtre pour vérifier que c'est bien aux toilettes qu'elle se rend ; et il

appellera le ministère en rentrant parce que Shadi s'est mise à danser lors d'une répétition.

Un jour, Hassan accuse la traductrice (Maryam Khakipour, la réalisatrice, elle-même), de s'être ligüée avec Mnouchkine pour déformer ses propos et le décrédibiliser aux yeux de ses compatriotes. Mnouchkine fait une mise au point. Elle avoue lui en avoir d'abord voulu. Et puis elle s'est dit qu'Hassan était malade, "malade de la dictature. La dictature, dit-elle, est entrée dans son âme". Et alors, on ne peut plus voir Hassan que comme un vrai malade

Si Maryam Khakipour livre un portrait magnifique de Shadi, c'est presque en creux, en contrepoint au portrait d'une dictature sans visage où les bourreaux sont souvent eux-mêmes des malades. La comédienne n'entre en résistance que malgré elle. Et si elle est parfois admirable, ni elle, ni Maryam Khakipour n'y est pour rien. Pas d'héroïsme ici, ni chez la jeune femme, ni dans le cadrage, ni dans le montage. La réalisatrice ne cherche pas à brandir Shadi comme une icône, à l'ériger comme un symbole ou le porte-drapeau de la cause féminine, il suffisait de poser son regard attentif sur ce regard intelligent.

Pierre Crézé, Universciné
mars 2009

Siah Bâzi, les ouvriers de joie

documentaire de Maryam Khakipour (45' Play Film 2005)

Coup de cœur du jury Guimet au festival de Vesoul 2005



« Notre métier c'est comme le monde, comme un citron sucré : au début très doux, à la fin très amer. » **Saadi Afshar**

« Celui qui a trouvé le chemin des tavernes n'en reviendra pas indemne. » **Reza Arabsadeh**



réalisation : Maryam Khakipour
avec : Saadi Afshar
Reza Arabzadeh
Ardeshir Sohrabi
Fatemeh Shadizadeh
Saleh Panahi
Leïla Mohamadi
montage : Louis Bastin
photo : Farzin Khosrowshahi
Behnam Monadzadeh

Le Film : Dans la rue Laleh Zar, autrefois dédiée à la fête et aux spectacles, un dernier théâtre – le plus ancien de Téhéran – résonne encore d'éclats de rire avant de s'écrouler ou d'être transformé en parking. C'est ici que les couches populaires viennent écouter le Noir improviser sur le sexe et le pouvoir. Lui et sa troupe ne sont pas des acteurs « scientifiques », ils ont tous commencé alors qu'ils étaient enfants. Le gouvernement décide de fermer leur théâtre. On les retrouve orphelins : « Ils nous ont arraché la joie, ils nous ont tout pris ». Les *ouvriers de joie*, ainsi qu'on les appelle avec condescendance, parlent de la soif de rire dans un pays où le deuil et les larmes sont célébrés à chaque occasion.

Coup de cœur du jury Guimet au Festival du film asiatique de Vesoul 2005.

Le film a été sélectionné au festival de Vesoul, au Musée Guimet, au Théâtre du Rond-Point, au Théâtre du Soleil, au Théâtre National de Bruxelles, à l'école du cinéma de Budapest, et aux festivals d'Amiens, Soleure (Suisse), Pamplune (Espagne), Ecum (Brésil), Ekaterinburg (Russie), Tribeca (New York), Festival d'Amiens, Festival international de la Rochelle, TNP Villeurbanne, Festival les Orientales, Châteauvallon, Théâtre St Gervais (Genève), RFO, BBC persian...

DVD disponible (sous-titres français/anglais) : playfilm@playfilm.fr / maryamkhakipour@free.fr

La tradition du Siah Bâzi le « jeu du Noir »

Saadi Afshar est l'un des derniers maîtres de la tradition iranienne du Siah Bâzi qui se jouait lors de mariages ou de fêtes (sous les Safavides, on recouvrait de planches le bassin de la cour pour en faire une scène). Le visage entièrement fardé de suie, la voix éraillée inimitable (il ne peut s'en défaire quand il arrête de jouer), le Noir improvise, en partant de canevas traditionnels, des satires truffées d'allusions à l'actualité. On pense que cet Arlequin iranien trouve son origine dans un esclave africain perdu en Perse ou un gitan venu de l'Inde.



C'est dans le sud populaire de Téhéran, dans le Théâtre Nasr, le plus vieux théâtre de la ville, que se produisaient plusieurs fois par jour, avec une économie de bouts de chandelle, les comédiens improvisateurs du Siah Bâzi. Leur public est un public populaire qui n'a rien à voir avec les spectateurs du Théâtre de la Ville de Téhéran. Ces acteurs improvisateurs ne sont pas, comme le dit Saadi,

des « acteurs scientifiques » qui sortent du conservatoire, répètent deux mois un spectacle fixé sur le papier. Ils assument d'être des « ouvriers de joie », comme on les appelle parfois avec condescendance : ils connaissent le poulx du public, ils savent lui apporter l'eau dont il a soif. Ce théâtre à la dérive, avec sa troupe qui se bat pour continuer à rire, offre un petit miroir de la société iranienne actuelle : ses impasses, ses frustrations, ses désirs, ses espoirs.



Et puis en 2003, le gouvernement ferme du jour au lendemain leur théâtre, sans prévenir. Les « ouvriers de joie » se retrouvent à la rue. Chassés du lieu où ils travaillaient depuis leur enfance, les voilà sans avenir. Quelques-uns en sont morts de chagrin. Les autres sont devenus chauffeur de taxi, serveur, secrétaire médicale... Cette

fermeture s'est produite alors que la réalisatrice Maryam Khakipour était en train de tourner un film documentaire sur les derniers survivants de cet art. Son premier film raconte en direct la fin du théâtre Nasr et le désarroi de ses acteurs.

Le second film documentaire de Maryam Khakipour a été pendant le voyage et le séjour au Théâtre du Soleil. Plutôt que de raconter la mise en place du spectacle, il se concentre sur le destin de la plus jeune comédienne de la troupe, Shadi, qui donne son nom au film.



Après le succès au Théâtre du Soleil en janvier 2006, le film et le spectacle ont tourné durant deux ans et demi dans d'autres théâtres :

ECUM, rencontres mondiales des arts scéniques, Rio Janeiro, Belo Horizonte, avril 2006

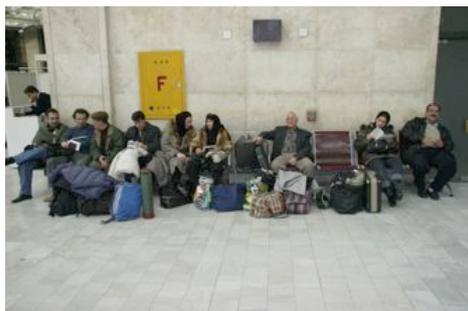
Théâtre National de Belgique, Bruxelles : octobre 2006

Festival de Liège, Belgique : ouverture du festival, janvier 2007

TNP, Théâtre National Populaire, Villeurbanne : juin 2007

CDN Châteauevallon, janvier 2008

Théâtre Saint-Gervais (Genève), février 2008



Aux dernières nouvelles, leur théâtre ne serait plus transformé en parking, mais serait rénové pour devenir un musée du théâtre...

Presse

Télévision reportages

Canal + (janvier 2006)
 Télé 8 (janvier 2006)
 RTBF (octobre 2006)
 Télé Bruxelles (octobre 2006)
 Arte Belgique (janvier 2007)
 CNN « The disappearance of humor from Iranian theatre » (février 2007)
 RFO Studio M (novembre 2008)
 RTE Noticias (journal 20h novembre 2009)

Radio reportages

France Culture (janvier 2006)
 RFI (janvier 2006)
 BBC Worldservice (janvier 2006)
 RTBF (octobre 2006)
 Radio Prague (octobre 2009)...

Presse magazine et quotidienne

Le Monde 2, Le Point, Le Nouvel Observateur, Télérama, Telerama.fr
 Libération, Le Monde, La Croix, Pariscope, La Terrasse, Le Soir, La Libre
 Belgique, O Tempo Brasil, Diario de Noticias (Espagne), Le Courrier
 International, Politis, Ouest France, le Temps (Suisse)...

Livres et revues

Les Carnets du Rond-Point n°6/7, Le Rire de Résistance (Beaux-Arts
 Magazine Paris 2007)

SUD OUEST (11 novembre 2009)

Escales Documentaires. Maryam Khakipour s'attache à la condition de la femme iranienne via la jeune comédienne Shadi du Théâtre Nasr, troupe populaire de Téhéran
Deux femmes iraniennes Éric CHAUVEAU

Avec en tête des souvenirs et des rires d'enfance - à Téhéran avant la révolution de 1979, dans la demeure familiale où son père invitait volontiers des comédiens de la compagnie théâtrale Nasr - Maryam Khakipour s'était muée en documentariste en racontant, dans un premier film « Siah Bâzi » (« Les ouvriers de la joie ») en 2005, l'énergie de ces hommes et de ces femmes et leur esprit « de troupe populaire, au sens noble du terme », précise-t-elle. Une troupe que la réalisatrice, qui avait quitté l'Iran en 1982, retrouvait au début des années 2000 lors d'un séjour dans son pays. Le théâtre était toujours là et, s'il résistait à sa manière perpétuant une tradition, il était cependant en difficulté.



Maryam Khakipour, une réalisatrice iranienne confiante en l'avenir. (Photo Xavier Léoti)

D'un festival à l'autre

« Il fallait parler de leur travail », réaffirme encore Maryam Khakipour. « Siah Bâzi » fut programmé en 2007 à La Rochelle, lors de la 35e édition du festival international du film, manifestation dédiée à la fiction mais soucieuse de présenter aussi d'autres genres ou regards cinématographiques.

Savourant encore cette première venue à La Rochelle, la réalisatrice iranienne, installée à Paris, est satisfaite d'y revenir pour présenter cette fois « Shadi », sélectionné pour la compétition internationale des Escales documentaires (1).

Ce 57 minutes est à la fois une espèce de suite de « Siah Bâzi » puisque la troupe, menacée de disparition, est invitée en janvier 2006, par le Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine à qui Maryam Khakipour avait envoyé un DVD de son premier film.

L'autorisation du mari

« Mais « Shadi » est surtout un documentaire sur la condition de la femme iranienne, ajuste la réalisatrice. Car, alors que je pensais que le départ pour la France ne poserait pas de problème, j'ai été surprise d'entendre Shadi, la plus jeune comédienne de la troupe, me dire : « Je dois demander l'autorisation à mon mari. »

Sachant que cette autorisation, c'est un papier que le mari doit signer pour que sa femme puisse se rendre à l'étranger. « À

partir de ce moment, je me suis dit que mon film porterait sur cette femme et toutes les difficultés qu'elle a rencontrées avec sa famille mais aussi après, en France, les problèmes vécus dans le cadre de son travail. » Il y eut aussi la place du mari, resté en Iran, qui s'avérera infidèle.

Soulignant la place paradoxale de la femme en Iran, d'une formule : « Maintenant les femmes ont des pieds, elles donnent des coups contre les lois », Maryam Khakipour est convaincue qu'un processus irrémédiable a commencé dans la société iranienne, hommes et femmes réunis.

(1) La seconde projection a lieu aujourd'hui, à 14 h 30, au Centre Intermondos (11 bis, rue des Augustins). Entrée libre. Tout le programme sur www.escalesdocumentaires.org

RADIO PRAGUE (18 octobre 2009)

Siah Bâzi, la comedia dell'arte à l'iranienne, ou la liberté par le rire Anna Kubišta

L'Iran. Aujourd'hui, quand on dit le mot « Iran », on pense : Ahmadinejad, dossier nucléaire, révolution islamique, tchador, violations des droits de l'homme et censure. Derrière cette accumulation de mots sans cesse répétés dans les médias, on oublie que l'Iran, c'est aussi une histoire plus que millénaire, le berceau de la civilisation perse, les splendides miniatures, la poésie d'Omar Khayyam, mais aussi du cinéma comme celui d'Abbas Kiarostami, ou aujourd'hui les bandes-dessinées de la franco-iranienne Marjane Satrapi qui viennent bousculer les idées reçues. Tout comme les deux documentaires de Maryam Khakipour, installée en France depuis 1982. Rencontre avec la réalisatrice.

Maryam Khakipour, vous êtes comédienne, professeure de théâtre et désormais également réalisatrice de deux documentaires, qui sont présentés ici

dans le cadre d'un nouveau festival de la culture orientale, organisé par Lucie Němečková, à qui l'on doit déjà Afrique en création. Ce sont deux documentaires sur un petit théâtre à Téhéran. Comment est né le premier documentaire, Siah Bâzi ?

« 'Siah Bâzi, les ouvriers de joie' est né parce que je connaissais ce théâtre et que quand j'étais petite, ils venaient jouer à la maison. C'est un peu de la comedia dell'arte iranienne, une forme de comédie populaire. Ça se jouait chez les gens, on mettait une planche sur le bassin de la cour intérieure, et les comédiens jouaient. J'étais petite fille, c'est comme ça que je les ai découverts et quand j'étais grande, je me suis dit que j'allais voir ce qu'ils étaient devenus. »

C'était difficile de venir à Téhéran avec une caméra, pour filmer dans les rues et ce théâtre en particulier ?

« Non, je n'ai eu aucun problème. Il y a beaucoup de choses qui se font en Iran au

niveau du film, je n'ai donc pas eu de problème. »

Ce qui m'a quand même étonnée parce que quand vous interrogez les personnes dans la rue, qui se souviennent de l'époque où il y avait à Téhéran des cabarets, des bars, c'est la liberté de parole. Comme le dit une des personnes, ceux qui avaient envie de prier allaient à la mosquée, ceux qui avaient envie de boire allaient au bar, et ceux qui avaient envie d'aller au cabaret allaient au cabaret. Cette liberté de parole, même dans leurs regrets, est surprenante...

« Vous savez, je suis souvent très étonnée de ce que les gens imaginent ici, de la liberté des gens là-bas. C'est comme si la liberté d'expression était un droit qu'on donnait aux gens. Non, les gens en Iran pensent et parlent beaucoup plus librement qu'on ne peut l'imaginer. En Iran, dans la rue, les gens parlent sans cesse. Ils parlent et s'expriment

librement, sans demander d'autorisation. En tout cas, on le voit dans le film. Si vous montez dans un taxi, on vous parle aussi. Il y a d'énormes préjugés sur l'Iran. Les gens s'expriment comme ici. »

Dans ce théâtre en particulier, puisque c'est un théâtre qui est assez subversif, notamment dans les sujets qu'il aborde, comme les relations hommes/femmes. Et tout cela passe par l'humour, car c'est d'abord un théâtre d'improvisation et comique...

« Oui, c'est un théâtre comique et des comédiens qui improvisent. Pour les pièces ils se donnent un canevas, et autour de celui-ci, ils improvisent et ils écrivent leur texte à partir de ce qu'ils ont improvisé. Ces sujets-là varient d'une pièce à l'autre. La force de ce théâtre vient surtout de sa simplicité avec laquelle ils peuvent parler des problèmes des gens et surtout les faire rire. Comme le disait Saadi, le vieux maître 'Noir' : 'pendant qu'on en parle, le gens ont l'impression que ça va déjà un peu mieux'... C'est un peu cette fonction-là... »

Un peu celle de la catharsis, comme dans le théâtre classique...

« Oui. »

Vous parlez de ce Noir qui est la figure centrale. On peut le comparer à Arlequin, puisque vous évoquez la commedia dell'arte, mais il me fait également un peu penser au fou du roi. C'est celui qui dit les choses que les gens dans l'assistance n'oseraient pas dire. Et qui se permet de le dire au roi surtout !



« Tout à fait, le Noir c'est Arlequin. Et en effet il y avait des fous du roi dans les cours, même du temps de Qajar, qui avaient cette fonction-là. Parce qu'il fait rire, il a le droit de dire des choses que les autres n'ont pas le droit de dire. Et il fait rire, donc il a plus de liberté que les autres... »

Qu'est-ce que cette figure du Noir ? Il faut préciser que c'est un comédien fardé en noir avec de la suie...

« Le personnage principal, c'est le Noir qui se noircit le visage. Il donne le thème, il sent le public. Si c'était un mariage, il choisissait de jouer telle pièce en regardant le public... Il est au cœur de ce qui se passe dans la salle.

Il faut dire que le talent d'être un Noir est rare... »

Pour le coup, ça ne s'improvise pas !

« Oui, absolument ! Comme ils le disent, il faut avoir cela dans le sang. Il faut avoir la moitié dans le corps, et le reste c'est le métier. Le comparer au fou du roi, c'est donc tout à fait judicieux. »

C'est donc le pivot, le chef d'orchestre de la troupe... mais vous avez également mis l'accent sur une des comédiennes, dans votre deuxième documentaire. Il s'agit de Shadi. Comment ce deuxième documentaire est-il né du premier ?

« D'abord, il faut dire que Shadi, en persan, signifie la joie. »

Un prénom prédestiné puisque les comédiens du Siah Bâzi sont appelés les « ouvriers de joie »...

« Oui ! Shadi est la jeune comédienne qui joue dans la troupe de Siah Bâzi et c'est surtout elle qui m'a donné envie de faire le deuxième film. Je trouve que c'est un personnage formidable, c'est une femme avec une liberté de pensée incroyable. Mais quand j'ai commencé à leur annoncer le voyage, Shadi a eu besoin de demander l'autorisation à son mari, puisque c'est obligatoire. Je me suis tout de suite dit : c'est le début de mon film. Je voulais faire un deuxième film sur les coulisses de ce voyage plutôt que sur la scène. C'est toutes les difficultés que Shadi doit traverser pour venir à Paris et finalement celles qu'elle rencontre à Paris, au Théâtre du Soleil, avec le metteur en scène, avec Ariane Mnouchkine. »

Il faut rappeler qu'Ariane Mnouchkine avait vu votre premier film, qu'elle a été emballée, et qu'elle a voulu faire venir la troupe en France... Elle a été touchée aussi par le fait que le théâtre ait été menacé de disparition puisque les autorités voulaient en faire un parking. Elle vous a demandé de les faire venir en France...



« Quand Ariane Mnouchkine a vu le film, elle était très émue et elle m'a appelée. Elle a proposé de faire venir la troupe en France, dans son théâtre. Depuis, les choses ont évolué. Je pense qu'en Iran, ils ont été

sensibles à cette tournée qui a continué dans d'autres théâtres en Europe, où ils ont remporté un véritable succès. Le théâtre va rester un théâtre, ce ne sera pas un parking, mais il va devenir un musée du théâtre. Ce qui est une bonne nouvelle. »

La troupe ne va-t-elle plus jouer ?

« La troupe, non. Mais j'ai appris récemment que Saadi, celui joue le Noir, avait été invité à jouer dans une troupe. Les autres membres qu'on voit dans le film ont un destin différent. Shadi fait du théâtre pour enfants de temps en temps. Les autres sont chauffeurs de taxi ou autres... Mais la troupe comme on la voit dans le film a malheureusement disparu. »

Cela veut dire que la dernière troupe de Siah Bâzi a disparu puisque vous n'en avez pas trouvé dans d'autres villes d'Iran...

« Non, mais il y avait deux théâtres à Téhéran, le théâtre Pars et le théâtre Nasr, qui réunissait les comédiens de ce genre de théâtre populaire. Il faut un théâtre pour qu'ils gagnent leur vie. Le théâtre Nasr a fermé, et le Pars ne peut pas nourrir les comédiens et faire tant de spectacles. Quand il n'y a pas assez d'offres, ils arrêtent de travailler... Mais je me dis qu'avec le temps, avec ce qui s'est passé ici, peut-être que ça peut faire réfléchir aussi en Iran pour prendre conscience que c'est un trésor culturel national. Et qu'on n'enterre par un art qui respire encore. »

Comment s'est passé le séjour de la troupe en France ? Est-ce qu'il y a eu une sorte de choc culturel ?

« Ça s'est très bien passé. Ils étaient là, ils répétaient, il y avait des sorties... S'il y en a une pour qui ça a été fort, c'est Shadi. Pour elle, le séjour a révélé des questions. Le choc ça a été plus pour Shadi, par rapport à sa condition de femme. »

Pour terminer, on sait donc que c'est du théâtre d'improvisation. Comment cela s'est-il passé avec le public français ? Je suppose que c'était sur-titré ?

« On a dû faire vraiment un grand compromis. Mais qui s'est très bien passé. Quand Ariane m'a proposé de les faire venir, elle m'a dit qu'il fallait sur-titrer leur pièce. Parce que sinon ça resterait un objet folklorique. Mais c'était un casse-tête car eux n'ont pas l'habitude de se figer dans un texte. Mais on a laissé de temps en temps le personnage du Noir improviser, sortir et revenir sur le texte, et les autres le suivaient. Ce qui était formidable, c'est que le public se rendait compte de tous les jeux de mots, de l'humour et sans les surtitres, ça serait resté des comédiens en costumes des mille et une nuits. Même les acteurs, même à leur grande surprise, étaient ravis. C'était un passage douloureux, mais vraiment réussi. »

LE TEMPS (Suisse) (6 février 2008)

Saadi Afshar, l'éclat du Noir

SPECTACLE. Une vie à faire rire, tel est le destin de cet arlequin iranien, star du Siah Bâzi, théâtre comique populaire à découvrir à Saint-Gervais à Genève. Rencontre avec un bouffon magnifique. MARIE-PIERRE GENECAND

Flottant dans son manteau écarlate, il écarte les bras d'un geste délicat, dodeline de la tête et, au son du zarb (percussion) et du violon, entame un déhanchement joliment maladroit. La salle, en grande partie remplie par la communauté iranienne de Genève, éclate de rire. Ou essuie une larme. Car Saadi Afshar, 75 ans, est sans doute le dernier Noir. C'est ainsi qu'on nomme en Iran le bouffon magnifique autour duquel s'organise le Siah Bâzi, tradition théâtrale comique et populaire vieille de trois cents ans. Au Théâtre Saint-Gervais, un film et un spectacle rendent compte de cet art en voie de disparition. Une curiosité, des éclats de rire et un grand frisson.

On les appelle les ouvriers de la joie. Un titre plutôt péjoratif à Téhéran. Qu'importe. Depuis la dynastie Safavide du XVII^e siècle, cette commedia dell'arte orientale ravit toutes les familles d'Iran. Dans les cours des sultans, puis chez les particuliers à l'occasion des mariages, ces drôles éclairent les nuits de fête de leur insolence farceuse, truffant les drames historiques et comédies de mœurs d'improvisations audacieuses. Ont éclairé plutôt, puisque cette cérémonie exutoire, antidote salutaire à la monarchie du Shah comme à la République islamique, tend à s'éteindre faute de sympathisants et de lieux où s'exprimer.

Dans cette cuisine du rire, tous les ouvriers ont leur talent. Mais le chef, c'est le Noir ou Siah, en persan. Pilier central, c'est lui qui, visage fardé de suie, dicte le rythme et le niveau des plaisanteries. «Et, avec Saadi Afshar, ça va vite et ça vole haut!», sourit

Maryam Khakipour, réalisatrice du film de la soirée, documentaire bouleversant qui raconte la fermeture du Théâtre Nasr, dernier lieu à proposer du Siah Bâzi à Téhéran.

Rires et larmes, donc, dans le hall de ce grand hôtel genevois où on retrouve le vieil acteur, étrangement diminué une fois démaquillé. Car, si Saadi Afshar déclenche l'hilarité depuis l'âge de 13 ans, il souffre aujourd'hui d'être privé de son théâtre et de voir la tradition du Siah Bâzi décliner. «J'ai connu l'époque où la ville comptait une trentaine de ces agences de gaieté qui rivalisaient d'impertinence et d'inventivité pour se faire engager.» C'était avant la révolution islamique de 1979. Ensuite, s'amuser est devenu beaucoup plus compliqué, comme en témoigne la Laleh Zar, rue de la capitale qui abritait bars et cabarets aujourd'hui remplacés par «des concessionnaires en électricité». Un autre style de lumière...

«Être Noir ne s'apprend pas, ça s'arrache!», continue Saadi Afshar. Il faut être rapide d'esprit, avoir la langue chaude comme on dit en persan, puisque tout est improvisé. Il faut être aussi un très bon danseur, très bon chanteur et connaître sur le bout des doigts son actualité pour glisser des références contemporaines dans les canevas anciens.» Justement, question actualité, quel a été son rapport aux bouleversements récurrents de son pays? Peut-on dire que le Siah Bâzi est un théâtre politique? «Non, c'est juste un théâtre qui amène de la joie», répond laconiquement l'acteur. Sur la religion, pareil,

peu de commentaires, sinon que «depuis 1979, on a banni les scènes licencieuses». Cette réserve s'explique: Saadi Afshar n'a pas été épargné par l'inquisition islamique et ses interrogatoires musclés. Il préfère donc évoquer l'art du Siah Bâzi et la manière dont les répliques «se passent de mains en mains comme un fruit qui mûrit pour que, une fois à point, le Noir lâche la phrase qui cloue tout le monde de rire».

La preuve ces jours au Théâtre Saint-Gervais où le coquin balance les Accords de Schengen et Alain Delon au beau milieu d'une comédie d'époque dans laquelle un manant devient sultan et fait fouetter tous les courtisans.

Liesse en masse donc, face aux facéties de cet aïeul qui n'a jamais connu son père et dont la mère est morte quand il avait 12 ans. Depuis qu'il a croisé l'art du Siah Bâzi, lors d'un mariage, il a su qu'il serait le roi de la noce et corrigerait le tir par le rire. Ou comment convertir la turbulence qui l'éjectait de tous les petits boulots en un atout pro. «Parmi les Noirs célèbres, certains ont mené une existence monacale et se sont enrichis. Moi j'ai bu, fumé, tout dépensé, me suis plusieurs fois marié, et donc moi-même condamné à être un Noir toute ma vie.» On s'apprête à compatir, puis on avise le sourire sous la moustache. «De toute façon, il n'y a rien de plus beau que faire des passes sur le terrain satirique et marquer un but après une action de groupe!»

Saadi, agence de gaieté, jusqu'au 7 février, au Théâtre Saint-Gervais, à Genève, rés. 022/908 20 20, en persan surtitré, 2h.

Sortir - supplément du journal le Temps, suisse (31 janvier 2008)

Saadi, Agence de gaieté À voir jusqu'au 7 février 2008 Salle Genève - Théâtre Saint-Gervais

La leçon de gaité d'un Arlequin iranien

Une dizaine d'acteurs portent haut l'étendard du «Siah Bâzi», art théâtral populaire et comique ALEXANDRE DEMIDOFF

D'abord, l'acteur iranien Saadi Afshar n'y a pas cru. Puis le vieil homme, 80 ans, s'est révolté. Il s'est dit que les autorités de Téhéran allaient revenir sur leur décision de fermer son théâtre, qu'elles auraient un sursaut devant les conséquences de leur acte: la fin du Siah Bâzi, tradition théâtrale populaire et comique qui a ses racines au XVII^e siècle. Mais il a compris que le pouvoir n'aurait pas de remords. Et que l'heure n'était pas à la blague, même pour lui, le dernier des maîtres du Siah Bâzi, l'Arlequin de Téhéran. Que pouvait faire Saadi Afshar en ces jours de 2003 où son théâtre meurt? Pouvait-il admettre qu'il ne colorerait plus de suie son visage, qu'il n'improviserait plus avec les siens des contes qui défoulent quand les gardiens de l'ordre frappent? Saadi Afshar s'est peut-être souvenu que le Siah Bâzi a toujours été mal vu par les censeurs, sous la monarchie du shah comme sous la République islamique. Et

qu'il doit son immunité relative à l'amour des Iraniens pour ces acteurs comiques, ces ouvriers de la gaité, comme on dit là-bas, invités jadis à animer des fêtes domestiques. Il a fantasmé peut-être sur une autre issue, histoire de ne pas capituler: le Siah Bâzi allait survivre.

C'est là qu'intervient Maryam Khakipour, cinéaste d'origine iranienne établie en France. En 2003, elle retourne à Téhéran pour y filmer les acteurs du Siah Bâzi qui avaient grisé son enfance. Rue Laleh Zar, elle retrouve le célèbre Théâtre Nasr, sa cohue hilare. Sa caméra cerne les visages des acteurs, les encense. Mais voilà qu'elle apprend que cette salle va fermer. Et que Saadi Afshar risque bien de ne plus jamais tourner en bourrique sultans et mollahs. Son documentaire raconte cela, justement, la fin annoncée d'une horde bouffonne. Mais Maryam Khakipour ne se satisfait pas de chroniquer. Elle veut aider Saadi Afshar à

jouer encore. En 2006, le metteur en scène Ariane Mnouchkine accueille ainsi l'Arlequin octogénaire et ses comparses à la Cartoucherie de Vincennes, dans la région parisienne. Aujourd'hui, c'est au tour de Philippe Macasdar et du Théâtre Saint-Gervais à Genève d'ouvrir leurs portes à ces saltimbanques persans. Principe de la soirée? En ouverture, le public découvre Siah Bâzi, les ouvriers de la joie, le documentaire de Maryam Khakipour.

La suite, c'est comme si les acteurs s'échappaient de l'écran. Saadi Afshar apparaît, face noire, sur scène. Autour de lui, ses camarades, tous vétérans du Siah Bâzi. Ils se chicanent, se dérident, racontent comment ils ont dû émigrer, comment ils ont fait fortune en rêve, comment ils ont mordu la poussière en vrai. Leur palabre est joie, presque comme au Théâtre Nasr, ce fantôme de scène qui les porte.

COURRIER INTERNATIONAL (28 juin 2007)

CINÉMA • Pour l'honneur des "ouvriers de joie"

Dans Siah Bazi, les ouvriers de joie, la réalisatrice iranienne Maryam Khakipour a fixé les derniers instants d'une troupe de comédiens dont le théâtre a été fermé sur ordre du gouvernement. Le film sera projeté au festival de La Rochelle, qui s'ouvre le 29 juin.



La réalisatrice iranienne Maryam Khakipour

Dans le Siah Bazi ("le jeu du Noir", une forme de théâtre traditionnel iranien) le Noir, le personnage principal, est un impertinent qui dénonce avec humour les injustices et le pouvoir despotique. Le drame de la fermeture, en 2003, du théâtre de Téhéran où se produisaient les comédiens s'est transformé en belle histoire : la troupe donne aujourd'hui des représentations de Siah Bazi dans le monde entier après qu'Ariane Mnouchkine, touchée par le documentaire, les a invités au Théâtre du Soleil. Maryam Khakipour, pour qui la rencontre cinématographique s'est transformée en aventure humaine, en parle avec enthousiasme.

Courrier international : Comment analysez-vous ce qui s'est passé à la suite du documentaire ?

Maryam Khakipour : C'est une histoire extraordinaire. C'est incroyable de voir comment un documentaire peut faire basculer la réalité. A la fin du film, on voit les acteurs désespérés, car le théâtre vient de fermer. Mais, grâce à la diffusion du documentaire, ils ont accédé à la notoriété et

aujourd'hui ils vivent une nouvelle vie en tournant partout dans le monde. Le rêve de mon enfance se réalise. J'ai rencontré l'acteur Saadi Afshar, qui anime la troupe du Siah Bazi tout en jouant le personnage du Noir, quand j'étais enfant. Lorsque je suis revenue en Iran après treize ans d'absence, j'ai naturellement repensé à lui et à sa troupe. J'ai alors été choquée de voir qu'il avait tant vieilli, et je me suis dit qu'il fallait qu'on garde quelque chose de son travail. Je voulais porter témoignage de ces gens mal-aimés. Ils sont appelés péjorativement "ouvriers de joie" parce qu'ils font du théâtre populaire, comme s'ils étaient des filles de joie. Or que peut-on donner de mieux que de la joie ? J'ai vraiment ressenti beaucoup d'émotion pendant tout le tournage du film. C'est aussi un film sur la perte, sur la nostalgie. Les acteurs ont perdu la joie en perdant le théâtre, leur public aussi.

Saviez-vous déjà que le théâtre allait fermer peu de temps après le tournage ?

Non, mais c'était dans l'air. Sept mois après le tournage et la fermeture du théâtre, je suis retournée là-bas pour voir ce que les acteurs étaient devenus. Je les ai tous réunis pour l'occasion, ce que l'on voit dans le film. Le théâtre représentait tout pour chacun d'entre eux. J'espère que le succès du film va leur permettre de retrouver l'honneur et la place qui leur sont dus en Iran. Les Iraniens ont essayé de créer une nouvelle forme de Siah Bazi après la révolution, mais une version édulcorée, ça ne donne pas du tout la même chose. Saadi Afshar est un grand comique, son équivalent en Occident serait Charlie Chaplin. Son art se perdra forcément, ce n'est pas quelque chose qui s'apprend, c'est comme les coquelicots sauvages, ça pousse là où on ne s'y attend pas. Il n'y a plus beaucoup d'arts traditionnels en Iran. Ces acteurs n'ont plus d'avenir chez eux. Mais, ici, on a reconstitué une vraie troupe, on est devenu une agence de gaieté. Ils sont heureux comme tout depuis qu'ils peuvent rejouer ici. Surtout les femmes. Les hommes sont plus résignés que les femmes. Là-bas elles s'éteignent, il y a tellement de lois qui sont contre les femmes. Mais

paradoxalement, ces lois leur ont donné une force et une vitalité incroyables.

Pensez-vous que le théâtre est une manière d'exprimer ce qui ne va pas dans la société ?

Il agit comme un miroir des frustrations, de tous les désirs. Le personnage du Noir existait du temps de la dynastie Kadjar [1781-1925], comme bouffon du roi. Le rire, le délire s'apparentent à des moments où tout est permis. Une grande grâce est présente dans cette forme de théâtre. Plus la situation est désespérée, plus on en rit. C'est comme une catharsis. Ce serait vraiment un immense gâchis si le théâtre était enterré. J'ai envie de dire aux Iraniens : regardez les trésors que l'on a chez nous. Les acteurs du Siah Bazi pouvaient s'exprimer assez librement et parler de tous les problèmes des Iraniens. Avec leur talent d'improvisation, ils pouvaient soumettre un texte à la censure et en jouer un tout autre. Dans leur théâtre délabré, ils étaient un peu oubliés, cela leur donnait davantage de liberté. Et c'était fascinant de voir les réactions du public. On voyait rire les barbous, qui semblent si durs et si noirs de l'extérieur. Le rire, c'est comme un remède à la douleur. Les commerçants autour du théâtre racontaient après la fermeture que c'était comme s'ils avaient perdu un proche. Une véritable histoire d'amour était née entre le théâtre et le quartier.

Le festival de La Rochelle met le cinéma iranien à l'honneur cette année.

Il est vrai que le cinéma iranien connaît un renouveau. C'est parce qu'il a des choses à dire. Il existe une incroyable vitalité en Iran. Un peu comme l'effervescence artistique de la Movida espagnole qui a succédé à l'assoupissement des années Franco. En Iran, on perçoit un véritable désir de modernité. C'est la jeunesse qui souffre le plus, mais elle ne ressent plus cette peur de l'autorité qu'avait notre génération. Pour elle, tout semble un jeu.

Propos recueillis par HAMDAM MOSTAFAVI

POLITIS (jeudi 28 juin 2007)

Briseuses de clichés

Alors que « Persepolis » sort sur les écrans, le Festival de La Rochelle invite des cinéastes iraniennes à présenter leurs œuvres. Deux d'entre elles, Sepideh Farsi et Maryam Khakipour, racontent leur parcours.

Christophe Kantcheff

C'est ce qu'on appelle les hasards de l'actualité. Au moment où Persepolis, de Marjane Satrapi, sort sur les écrans, le Festival du Film de La Rochelle invite, pour sa 35^e édition, des cinéastes iraniennes à venir présenter leurs œuvres et à en discuter avec le public. Un hasard de l'actualité ? Peut-être pas tant que cela. Cette visibilité des cinéastes témoigne de l'élargissement des possibilités pour les Iraniennes, quel que soit le lieu où elles vivent : dans leur pays – contrairement à ce que l'on pourrait croire en Occident – ou en exil, comme Sepideh Farsi et Maryam Khakipour, qui se sont installées à Paris alors qu'elles étaient étudiantes, au début des années 1980, quand la guerre avec l'Irak battait son plein et la révolution islamique était la plus dure. La révolution dite culturelle avait été déclenchée, dont l'une des conséquences fut la fermeture de toutes les universités. Difficile d'imaginer là un avenir.

L'intention de Sepideh Farsi était d'abord de rejoindre les États-Unis. Mais le visa demandé à partir de la France lui fut refusé. Qu'à cela ne tienne. Paris l'avait déjà séduite. Notamment parce qu'il est possible d'y voir tous les cinémas du monde. Si les mathématiques étaient le cursus « sérieux » qu'elle envisageait, elle était déjà mordue de cinéma. Et cela sans avoir vu les films qui la passionnaient : ceux de Welles, Antonioni, Bergman...

Quelques années auparavant, en effet, elle avait suivi un cours sur le cinéma, à Machad, ville très religieuse au climat pesant, où ses parents avaient déménagé après avoir vécu à Téhéran. « Parce qu'il était dans l'impossibilité de nous montrer les films dont il parlait, dit-elle, notre jeune professeur d'analyse filmique nous les racontait, nous dessinait des plans au tableau, nous distribuait quelques cassettes de bandes-son. » Transmettant ainsi une passion à la jeune Sepideh d'une manière bien particulière...

Maryam Khakipour était étudiante au conservatoire d'art dramatique au moment de la révolution. Son départ n'ouvrait, croyait-elle alors, qu'une courte parenthèse de deux ou trois ans loin de son pays. Si elle est restée à Paris – mais elle ne dit pas «

définitivement » –, c'est en grande partie parce qu'elle y a fondé une famille. L'Iran et sa ville, Téhéran, lui sont pourtant indispensables. Elle y retourne aussi souvent que possible et y a tourné, en 2002 et 2003, son premier film, un documentaire intitulé Siah Bazi (les Ouvriers de joie), sur la troupe du théâtre Nasr.

« L'Iran connaît beaucoup de problèmes, explique-t-elle, et en même temps c'est un pays d'une grande douceur de vivre et d'une grande vitalité. Certes, Mahmoud Ahmadinejad est son président. Mais il est parvenu au pouvoir parce qu'il a promis à un peuple dans l'impasse l'argent du pétrole. Aujourd'hui, vous prenez n'importe quel taxi à Téhéran, et le premier sujet de discussion qui vient c'est Ahmadinejad et ses promesses non tenues. » Maryam Khakipour insiste sur l'écart qui existe entre l'État et la société. « La société iranienne est une société bouillonnante et moderne, dit-elle. En réalité, le régime est totalement dépassé par elle. Certes, la démocratie n'existe pas. Mais les Iraniens ont un sens critique très fort par rapport à la propagande ou aux médias. Les femmes sont présentes dans toutes les universités. La manière dont elles jouent avec le voile et le "manteau islamique", en les portant de la manière la plus sexy possible, est un des baromètres de la révolution. Et les portes s'ouvrent parce qu'on arrive à détourner les lois. »

Maryam Khakipour s'insurge contre l'image univoque et très sombre qui est donnée de l'Iran dans nos pays occidentaux, en particulier en France. De même que Sepideh Farsi, qui a pourtant mis en toile de fond de son premier film de fiction, le Regard (sorti en France en 2006), l'époque la plus dure de la révolution : l'histoire d'un homme qui revient en Iran quand son père se meurt, avec l'idée de punir ceux qui ont dénoncé le groupe d'opposants politiques auquel il appartenait. « Cela relevait du règlement de comptes intérieur pour moi, dit Sepideh Farsi. Si l'histoire que le Regard raconte n'est pas autobiographique, ces années de mon adolescence m'ont évidemment marquée : des années de plomb, avec les purges, les vagues d'arrestations, les dénonciations... Il en a été très peu question au cinéma. »

Bien que la manière de Sepideh Farsi ne soit pas frontale, accordant une grande importance à la forme, le film n'a pas été autorisé en Iran. Non seulement pour des raisons politiques, mais aussi parce qu'on y voit un homme et une femme dans une chambre d'hôtel... tout habillés. « On imagine tout le reste ! », a dit la voix de la censure. De même, le documentaire de Maryam Khakipour, les Ouvriers de joie, n'a pu être projeté. Mais la réalisatrice n'en a pas abandonné le projet.

C'est que son film a une histoire étonnante. Au départ, il y a l'affection que porte Maryam Khakipour aux comédiens du « Siah Bazi », spectacle populaire d'improvisation, alliant blagues lestes et railleries contre les pouvoirs en place, qui continuent coûte que coûte à jouer au théâtre Nasr, malgré l'état d'abandon dans lequel le lieu est laissé. Parce qu'elle a voulu en témoigner par l'image, elle qui jusqu'ici ne s'était consacrée qu'au théâtre a pris une caméra et est partie pour Téhéran. Or, en cours de tournage, les autorités ont décidé la fermeture du théâtre Nasr pour cause d'insalubrité. Une catastrophe pour la troupe.

Maryam Khakipour a capté l'humanité de ces acteurs, considérés à toutes les époques, aujourd'hui comme sous le Shah, comme des moins que rien. « Ils représentent le côté voyou du théâtre, dit la cinéaste. Ils sont méprisés, notamment parmi les milieux artistiques iraniens. » Elle donne à voir ce peuple de Téhéran, en famille ou en couple, qui vient rire aux impertinences du spectacle. Elle montre aussi que ce sont les femmes de la troupe qui ne se résignent pas au sort qui leur est fait.

Ultime coup du sort, mais cette fois-ci heureux : Ariane Mnouchkine, qui s'est enthousiasmée pour le film, a invité la troupe à créer un spectacle chez elle, dans lequel les artistes iraniens ont raconté leur propre histoire, le film étant projeté avant chaque représentation. Puis le spectacle a remporté un grand succès international. « Le régime n'y est pas insensible », souligne Maryam Khakipour, à qui est revenue la rumeur selon laquelle la destruction du théâtre Nasr ne serait plus à l'ordre du jour.

LE MONDE 2 (n°153 20 janvier 2007)

L'humour ravageur du Siah Bâzi ne fait pas rire les mollahs

Voilà plus de deux siècles que les Iraniens se pressent dans les théâtres de Téhéran pour rire des pitreries des comédiens de Siah Bâzi. Mais leur critique déguisée de la société n'est pas du goût des mollahs. Menacés de disparition, ils préservent leur liberté de ton en Europe et ce week-end à Liège.

SIMON ROGER (Photos Isabelle Eshraghi, Agence Vu pour le Monde 2)



À Téhéran, on les surnomme les « ouvriers de joie » parce qu'il savent mieux que quiconque comment faire rire le public populaire qui se presse à leurs représentations. À partir d'un canevas historique – il y est souvent question des tribulations d'un sultan et de sa cour – ils bricolent des spectacles mêlant des références au passé et des allusions à l'actualité, brocardant les tracas de la vie quotidienne et les faux espoirs de la société iranienne. Les « ouvriers de joie » n'ont aujourd'hui plus de travail, plus de salle où exercer leur talent d'amuseurs publics. Le risque existe même de voir disparaître la tradition théâtrale vieille d'au moins deux cents ans dont ils sont les passeurs, le Siah Bâzi (littéralement, le « jeu du Noir » en persan), une sorte de commedia dell'arte qui tire son nom de l'acteur au visage fardé de suie, le « Noir », interprète principal de la pièce. L'origine du personnage viendrait d'un esclave africain perdu en Perse, ou d'un Gitan venu d'Inde, d'où cet accent prononcé et ces fautes de langage qui complètent la panoplie du Noir et le rendent désopilant aux yeux du public.

Véritable chef d'orchestre de cette comédie satyrique, il se permet toutes les audaces verbales et déploie son talent d'improvisation pour ravir le spectateur assistant à ses frasques. Une liberté de ton qui n'est pas du goût de tous dans l'Iran des mollahs. La rue Laleh Zar, l'artère populaire du sud de la capitale iranienne, qui concentrait avant la révolution islamique (en 1979) un grand nombre de cabarets, de cafés, de cinémas et de théâtres, est aujourd'hui le paradis des grossistes en matériel électrique ! Les grandes salles de spectacles de Laleh Zar – Deghan, Jameh-Barbod et Nasr – ont tour à tour mis la clé sous la porte, et avec elles les « agences de gaieté, ces petites officines où

les particuliers pouvaient louer des artistes pour une fête ou un mariage.

La dernière fermeture en date est celle, il y a trois ans, du Théâtre Nasr, le plus vieux théâtre de Téhéran, l'un des plus connus aussi pour la qualité de son Siah Bâzi. « Confisqué » par l'organisation du djihad universitaire, à qui la salle a été confiée. Motif ? Son plafond aurait menacé de s'effondrer. Le théâtre a depuis un nouvel occupant. Un commerçant du quartier a installé son échoppe dans le hall d'entrée : boissons fraîches, falafels et hot dogs. Seuls quelques lambeaux de photographies de spectacles encore punaisés au mur rappellent que l'endroit a connu des jours meilleurs. « *L'Etat iranien n'a pas le droit de détruire une salle de théâtre ou de cinéma, car elle fait partie du patrimoine culturel national. Il peut en revanche décider du jour au lendemain de la fermer ou de la laisser à l'abandon, comme il l'a fait pour Nasr* », se lamente Shadi, la plus jeune comédienne de la troupe, qui a travaillé au Théâtre Nasr jusqu'à sa fermeture en 2003. Le djihad universitaire attend donc que son plafond prétendument vétuste s'effondre pour de bon, car le terrain libéré ouvrirait des perspectives immobilières juteuses. Il est question notamment d'y construire un parking.

Un genre menacé d'extinction

« *Désormais, pour voir un spectacle de Siah Bâzi, il faut aller à l'étranger* », ironise Shadi. La jeune femme en parle d'expérience. Il y a un an, Shadi et les autres acteurs et musiciens de la troupe constituée autour de Saadi Afshar, le dernier comédien vivant à exceller dans le rôle du Noir, ont pris l'avion pour la France. Ils répondaient à l'invitation d'Ariane Mnouchkine, qui leur cédait pour trois semaines la scène du Théâtre du Soleil, à la Cartoucherie de Vincennes, près de

Paris. En avril 2006, les artistes se sont envolés pour le Brésil. Direction Belo Horizonte, où ils ont participé aux Rencontres mondiales des arts scéniques. En octobre, ils ont posé leurs bagages en Belgique, le Théâtre national de Bruxelles choisissant de démarrer sa nouvelle saison par douze représentations de Siah Bâzi. Et l'année 2007 s'annonce prometteuse : Saadi et ses comparses ouvrent ces jours-ci le Festival de Liège en Belgique ; ils joueront au Théâtre national populaire de Villeurbanne, du 5 au 8 juin ; des contacts ont été pris à Prague, Barcelone et Genève, ainsi qu'avec des scènes françaises.

Pour la deuxième fois de son histoire, le Siah Bâzi franchit ses frontières téhéranaises, pour aller à la rencontre du public occidental. En 1991 déjà, Peter Brook avait invité quelques comédiens, Saadi en tête, à partager avec le public parisien du Théâtre des Bouffes-du-Nord, à Paris, le « jeu du Noir ». Le metteur en scène avait repéré la troupe pendant une comédie d'improvisation donnée au Festival de Chiraz-Persépolis (ce site archéologique majeur du sud de l'Iran a accueilli, entre 1967 et 1977, un festival consacré au théâtre et à la musique).

Quinze ans plus tard, ce nouveau voyage en Occident n'a pas la même résonance. Il ne s'agit plus seulement d'initier le public étranger – étranger à la langue persane, à la psychologie des Iraniens, aux codes de ce spectacle comique – aux principes du Siah Bâzi, mais de sauver un genre théâtral menacé d'extinction dans son pays d'origine. Ce théâtre populaire est aujourd'hui un chef-d'œuvre en péril, raconte Maryam Khakipour dans le documentaire qu'elle lui a consacré en 2004. La comédienne iranienne, installée en France depuis le début des années 1980, entreprend un premier retour en Iran en 1994. Elle y retrouve sa famille, redécouvre le Siah Bâzi de son enfance et y fait la

connaissance de Saadi, le dernier grand Noir à brûler les planches. Un projet de documentaire prend forme. Lorsqu'en 2002 elle commence à filmer les acteurs du Théâtre Nasr, elle sent vite que « *la salle vit ses derniers mois* ». Du désespoir des acteurs, qui savent que leur salle eset condamnée. De leur incompréhension quand la décision est officiellement prise de fermer le théâtre, de la tristesse du public, privé brutalement d'une bouffée d'oxygène... De ses semaines passées à suivre le quotidien de la troupe, la comédienne livre un témoignage poignant dans son documentaire *Siah Bâzi, les ouvriers de joie*.

On rit aux pitreries du Noir, on frémit au son du zarb et du violon , on admire l'énergie que véhiculent les comédiens...

Ariane Mnouchkine sera l'une des premières à réagir à la copie que Maryam lui fait passer. Très vite, la compagne de signatures envisagées initialement est abandonnée pour une initiative plus ambitieuse : faire venir la troupe à Paris. Pendant que la tornade Mnouchkine se met en marche, Maryam se rend à Téhéran. La première difficulté consiste à rassembler la douzaine de comédiens et de musiciens de l'ex-Théâtre Nasr. Avec l'aide de Farzin Khosrowshahi, le chef opérateur qui a travaillé sur son documentaire, Maryam

arpente la rue Laleh Zar, à la recherche de Leïla, comédienne de Siah Bâzi dès l'âge de 15 a&ns, désormais serveuse pour gagner sa vie. De Mohsen, chauffeur de taxi malgré lui depuis la fermeture du théâtre. Et bien sûr de Saadi, le maître, qui à 70 ans passés, ne sait ni ne veut rien d'autre que jouer le Noir. « *J'avais 10 ans. Je travaillais chez un marchand de fruits. Le jour de son mariage, il m'a invité et j'ai découvert mon premier spectacle de Siah Bâzi. J'ai aussitôt été fasciné par le rôle du Noir. J'ai alors rassemblé les gars du quartier et je me suis mis à interpréter le Noir à mon tour. Cela n'a pas cessé depuis* », raconte avec modestie le vieux comédien.

Maryam doit ensuite dénicher un espace de répétitions à l'abri des regards puis obtenir enfin les visas indispensables pour que la troupe puisse s'absenter d'Iran quelques semaines. Quand démarre les répétitions au Théâtre du Soleil, de nouveaux problèmes se posent. Deux écueils menacent le spectacle, prévient d'emblée Ariane Mnouchkine : « *Que le public ne comprenne rien, ce qui serait dramatique, et que nous ne soyons plus libres d'improviser, ce qui serait tout aussi terrible* ». Un périlleux dispositif de surtitres est mis au point. Les passages principaux sont traduits et défilent sur l'écran qui surplombe la scène. Lorsque l'improvisation prend de l'ampleur, le

traducteur tente quelques résumés ou prévient le public qu'il doit suspendre son travail. La pièce, précédée par la projection du documentaire, oscille donc entre la traduction imposée par la langue et l'improvisation inhérente au genre, mais qu'importe. On rit aux pitreries du Noir, on frémit au son du zarb (un type de tambour) et du violon, on admire l'énergie que véhiculent les comédiens. Maryam et Farzin rêveraient de présenter un jour le film et le spectacle à Téhéran.

« *Si le Tazieh (le théâtre religieux persan), dans son texte, dans sa musique et dans son chant, est d'une puissance tragique inégalée, le Siah Bâzi est la forme la plus aboutie de la comédie d'improvisation, et le Noir en est la clé* », insistait Farrokh Gaffary, l'un des meilleurs connaisseurs du théâtre iranien, peu avant sa mort, à Paris, en décembre dernier. « *Faire un bon Noir, c'est savoir quand il faut mettre sa langue dans sa poche et quand il faut l'avoir bien pendue* », précise le maître Saadi. « *Le Noir ne peut se contenter de répéter les mêmes blagues ou les meilleurs jeux de mots. Pour entretenir l'intimité avec le public, il faut lui raconter une histoire nouvelle chaque soir, et travailler son jeu* ». Se remettre sans cesse à l'ouvrage, comme un honnête « ouvrier de joie ».

LE SOIR (18 octobre 2006)

Les ouvriers de joie, du rire aux larmes

Entre insouciance du spectacle et amertume de la réalité, une soirée émouvante.

En forme d'hymne à l'art du théâtre et du rire. JEAN-MARIE WYNANTS

Les larmes aux yeux, la jeune actrice laisse éclater sa rage, sa honte. Rage de voir le théâtre qui abritait la troupe de Saadi Afshar fermer ses portes du jour au lendemain (nos éditions du mardi 17 octobre). Honte d'être servie par son aînée, comédienne au sommet de son art condamnée à jouer les serveuses dans un buffet...

Sur le rideau de scène qui fait office d'écran, le film de Maryam Khakipour, *Siah Bâzi*, les ouvriers de joie, touche à sa fin. Partie à la recherche de ces comédiens qui ont bercé son enfance iranienne, la réalisatrice en a ramené un film admirable. On y croise d'anciennes vedettes qui vivent sur un bout de trottoir. On y entend de vieux Iraniens réclamer le retour de la liberté et du rire pour les jeunes générations. Et on y suit la troupe de Saadi Afshar dans son théâtre délabré, mais où les rires résonnent encore. Jusqu'à la décision sans appel : fermeture immédiate, pour raisons de sécurité.

Dispersée, la petite troupe continue à se réunir régulièrement, dans un mélange d'amertume et de rires, de désespoir et de rage. Et, bien sûr, tout se termine en chanson. Mais tandis que l'image disparaît, le rideau de scène s'entrouvre. Descendus de l'écran, les voici tous en chair et en os, poursuivant le chant entamé à Téhéran. En costume de ville, les acteurs de Saadi Afshar sont simplement eux-mêmes, s'interrogeant sur leur avenir, hésitant entre le retour en Iran et la prolongation de leur séjour occidental. Profondément émus, ils transmettent cette émotion à la salle. Ils rient, pleurent, débattent, puis repartent en musique.

Après l'entracte, toute la troupe est de retour mais, cette fois, en costumes de scène. Et nous voici plongés dans l'univers du Siah Bâzi, sorte de commedia dell'arte à l'iranienne. Ici, un sultan est confondu avec un pauvre berger. En revêtant les habits du monarque, Ahmad est propulsé parmi les

courtisans. De son côté, le sultan découvre la dure vie de son peuple et le caractère revêché d'une épouse déchaînée.

« Comme un citron sucré »

Spectacle populaire, joyeux, jadis joué dans les cours des maisons devant un public de tous âges, le Siah Bâzi mélange comique de situation, gags pas toujours légers et enseignements moraux qui n'hésitent pas, grâce à l'improvisation, à faire quelques incursions dans la réalité contemporaine.

L'excellent surtitrage permet d'oublier la barrière de la langue. La foi des comédiens fait le reste. Et le rire est au rendez-vous. Simple, franc, joyeux. Mais au moment des saluts, c'est l'émotion qui domine. « Notre métier, c'est comme le monde, comme un citron sucré : au début, très doux, à la fin, très amer », constate Saadi Afshar. Pourtant, contre vents et marées, lui et sa troupe continuent à faire vivre leur art et à nous faire rêver.

LA LIBRE BELGIQUE (17 octobre 2006)

Rire amer en Iran

Rencontre GUY DUPLAT

Téhéran a fermé son dernier théâtre de "commedia dell'arte". La troupe d'improvisation et son Noir génial sont au Théâtre National. Une curiosité et un coup de projecteur sur cet "autre" Iran que nous avons rencontré.

Tous les jours, l'Iran remplit les pages des quotidiens avec les rodomontades de son président et ses menaces d'avancer dans la production de toute la chaîne de l'énergie nucléaire. Tous les jours, on voit des images de femmes totalement voilées de noir et brandissant un poing vengeur. On connaît moins l'autre Iran, celui des intellectuels, des artistes et l'Iran populaire qui résiste souvent, par le rire et la dérision, à ses shahs, dictateurs et ayatollahs successifs.

Une occasion unique de voir cette autre réalité est donnée pendant 10 jours au Théâtre National. Une curiosité. La compagnie "Saadi, agence de gaieté", venue directement de Téhéran mais qui ne peut plus jouer dans la capitale iranienne, présente un spectacle de bouffonnerie digne de la commedia dell'arte (un berger et un roi échangent leurs places). Ils sont les héritiers d'une tradition multicentenaire mais qui est gravement menacée de disparaître à tout jamais. Du temps du Shah d'Iran, Peter Brook, venu au festival de Shiraz Persépolis, les avait rencontrés et avait été séduit par ces comédiens improvisateurs. Il leur avait soumis la trame du "mariage de Figaro" et, deux heures plus tard, ces comédiens improvisaient tout un spectacle sur ce thème ! Aujourd'hui, réduits au chômage à Téhéran, ils ont été "sauvés" par Ariane Mnouchkine et le théâtre du Soleil qui les ont fait venir à Paris. Depuis lors, ils tournent en Europe quand c'est possible et Maryam Khakipour, une Iranienne, habitant Paris, leur a consacré un film émouvant de 45 minutes, qu'on peut voir en prélude de la représentation théâtrale (une pièce bien entendue surtitrée).

Les "ouvriers de joie"

Intitulé "Siah Bâzi, les ouvriers de joie", le film raconte la fin du théâtre Nasr. Imaginez une rue d'autrefois, raconte Maryam

Khakipour, une rue du sud de Téhéran, des quartiers populaires avec ses cinémas, ses théâtres, ses troquets. Une rue où tout était fête, vie, convivialité, une rue qui n'existe plus telle quelle. Car depuis la révolution, à la place de la fête, de l'art, du divertissement, des grossistes en électricité se sont installés. Presque tout a disparu, sauf un théâtre, le théâtre Nasr où se produisent plusieurs fois par jour, des comédiens improvisateurs qu'on appelle "les ouvriers de joie" parce qu'ils connaissent le pouls du public et savent lui apporter l'eau dont il a soif. Mais il y a deux ans, le gouvernement a fermé le théâtre pour insalubrité. Du jour au lendemain, sans prévenir, ni leur donner une autre salle. Le théâtre de la ville à Téhéran ne les programme pas. Les "ouvriers de joie", derniers tenants d'une vieille tradition sont à la rue.

Nous avons rencontré à Bruxelles, Maryam Khakipour et surtout, la troupe de Siah Bâzi et son génial Noir, Saadi Afshar. Il a 73 ans et joue dans ces théâtres depuis qu'il a dix ans. Grimé de noir, affublé d'une étonnante voix éraillée, il joue le fou du roi, celui qui dit la vérité qui dérange et qui ne craint pas les coups. Certes, il a appris à composer avec le régime, nous dit-il. Sur scène, pour ne pas effaroucher la censure, les hommes et les femmes ne se touchent pas et veillent même à ne jamais se frôler. Certes, les femmes sont voilées et lors de la visite du comité de censure, on prenait la peine de présenter un texte particulièrement "lisse", quitte à le pimenter par la suite quand les censeurs ne revenaient plus. Certes, les spectacles parlaient davantage des rois anciens que des dictateurs modernes. Il n'empêche que la fin de ce théâtre est un coup de plus à la culture traditionnelle iranienne. Les mœurs nouvelles ont aussi joué bien entendu : "C'est le temps qui passe, nous dit le "Noir", qui a entraîné cette catastrophe; Il y a les satellites, les télévisions qui ont pris toute la place. Les gens ont de moins en moins envie de théâtre". Maryam Khakipour ajoute que Saadi est bien prudent en invoquant le temps, car il doit encore rentrer en Iran et

espère toujours y travailler. Dans le spectacle, les costumes sont pleins de couleurs clinquantes, d'un kitsch populaire. On se bastonne, on rit, on se moque. "Le personnage du Noir, raconte Saadi, vient des Gitans qui étaient arrivés jusqu'en Iran, avec leur teint basané. D'autres pensent qu'il vient des esclaves venus du sud et qui parlaient "mal", ce qui a donné cette voix éraillée que je prends dans le spectacle. Le Noir dit la vérité parce qu'il est un homme simple, le fou du village. Dans toutes les cours anciennes, il y avait un fou comme lui, qui s'appelait Karim l'opiomane, ou Bohloul. Ils arrivaient à faire rire le roi sans se faire taper dessus. La tradition est vieille de 3 ou 4 siècles et elle a pris une forme théâtrale depuis un siècle. Plusieurs troupes de Siah Bâzi existaient et jouaient pour les fêtes et mariages et dans les théâtres. Ils ont même joué pour Rhesa Shah, le père du dernier Shah d'Iran. Chacun devait avoir un grand respect pour le souverain. Mais un jour, le Noir a brusquement enlevé sa perruque et est apparu chauve, se moquant de tous les chausés. Or, Rhesa Shah était lui aussi, chauve." Ces théâtres ambulants improvisaient sur des canevas tirés des 1001 nuits comme de l'actualité.

Les meilleurs sont morts

"Les meilleurs Noirs sont morts, je reste le dernier. J'ai commencé à 10 ans lorsque je travaillais chez un marchand de fruits et que j'avais été invité à un mariage où une troupe se produisait. J'ai été subjugué et 63 ans plus tard, j'y suis encore."

Le théâtre Nasr a été confisqué par le "djihad universitaire" rapporte Maryam Khakipour. Il veut y construire un parking, mais un comité de sauvegarde du patrimoine de Téhéran voudrait conserver le théâtre. Pourront-ils encore un jour jouer à Téhéran ? Maryam Khakipour est optimiste. Derrière l'image médiatique d'un Iran radical, elle sent une société bouillonnante, comme celle d'Espagne à la veille de la chute de Franco et qui génère la "Movida". Et elle espère bien, aidée par des gens comme Ariane Mnouchkine, que ce théâtre de commedia dell'arte pourra à nouveau fleurir à Téhéran.

LE POINT (12 janvier 2006)

L'Iran en liberté FRANÇOIS DUFAY

« Notre métier, c'est comme un citron sucré : au début très doux, à la fin très amer. » Ainsi s'exprime un comédien iranien, dans le poignant documentaire de Maryam Khakipour, « Les ouvriers de joie ». Iranienne de Paris, elle a filmé la fermeture en 2004, sur décision des autorités, du plus vieux théâtre populaire de Téhéran. Plus de place en effet, dans l'Iran des mollahs, pour le Siah Bâzi, cet équivalent persan de la commedia dell'arte, synonyme de joie de vivre et de satire sociale.

Ce désastre culturel ainsi que la détresse de ces comédiens jetés à la rue ont ému Ariane Mnouchkine. Elle a eu la bonne idée d'inviter la troupe à se produire ce mois-ci sur la scène du Théâtre du Soleil, à la Cartoucherie de Vincennes. Surtitrées en français, les représentations seront précédées de la projection du documentaire de Maryam Khakipour. Rires et larmes garantis. Seul l'acteur qui tenait le rôle principal dans le théâtre disparu, sorte d'Arlequin au visage noirci de suie, manque au rendez-vous : il est mort, entre-temps, de chagrin.

WEBTHEA (18 janvier 2006)

Siah Bâzi - Le Jeu du Noir

Quand les acteurs sortent de l'écran

Théâtre du Soleil - Cartoucherie de Vincennes - PAR JACKY VIALON

Ariane Mnouchkine accueille jusqu'au 29 Janvier la troupe Siah Bâzi, de Saadi Afshar (Téhéran). Depuis un an et demi, la troupe est contrainte de se produire de manière itinérante, privée de leur Théâtre Nasr suite à la décision brutale des autorités de Téhéran de fermer ce lieu. Juste avant cela, la réalisatrice Maryam Khakipour tournait un film documentaire sur les derniers acteurs du Siah Bâzi (Le Jeu du Noir), sorte de commedia dell'arte qui se produisait en Iran lors des mariages ou des fêtes. L'acteur, qui devient noir en recouvrant son visage de suie, improvise à partir du canevas traditionnel, de satires faisant allusion à l'actualité. Saadi Afshar est l'un des derniers maîtres de cette tradition iranienne du Siah Bâzi.

Improvisations fantaisistes

Il évolue sur la scène comme une sorte d'Arlequin à l'œil malicieux et nous fait partager son bonheur de jouer, s'adonnant à des improvisations fantaisistes qui doivent probablement déstabiliser quelque peu ses partenaires. Qu'importe, les comédiens

suivent avec une bonne humeur évidente les sauts de cabri - au sens propre comme au figuré - qu'effectue Saadi Afshar. La soirée débute donc par le film documentaire de Maryam Khakipour qui relate les derniers instants de la troupe au Théâtre Nasr. A la fin du film, on voit surgir d'une tenture, de manière inattendue, les comédiens vus à l'écran. Et pour dédramatiser le propos du film, ils jouent avec fantaisie leur propre histoire : celle d'une troupe de théâtre expulsée de son lieu et qui va trouver refuge au Théâtre du Soleil. Le tout est ponctué d'improvisations. On ne sait plus très bien si on est train d'assister au jeu du théâtre dans le théâtre ou si cela s'apparente davantage à un débat sur le théâtre Nasr et la troupe de Siah Bâzi.

Malice et pied-de-nez

La deuxième partie est une pure représentation théâtrale dans la tradition populaire, s'appuyant sur un canevas de base sans prétention - un sultan se fait voler son identité par un paysan qui emprunte ses habits. Les quiproquos qui en découlent sont

matières à d'autres farces successives. Saadi Afshar évolue avec une surprenante habileté, le visage tout mâchuré, les lèvres presque blanches, le regard brillant d'une étrangeté ironique, le sourire mi-amer mi-joyeux. Toutes les expressions de son visage et de son corps sont au service du changement. Il surprend constamment car son jeu relève entièrement de l'inattendu. Quand on pressent une certaine expression ou gestuelle, c'est dans une sorte de ronde à l'humour débridé qu'il se jette. Parfois, son corps appelle des gestes, des occupations d'espaces tellement minimalistes que l'on se demande par quel bonheur nous avons pu les saisir. Puis il sautille un peu plus loin, entreprend une improvisation probablement très détachée de l'histoire prévue. Il y a dans ce spectacle une sorte de malice, de pied-de-nez, une démonstration qui ne se prend pas au sérieux. Un décor peint en aplat sans aucune distance posée en toile de fond, comme au théâtre de foire. La convention est affichée, presque inachevée et toute cette naïveté voulue retient l'attention du public qui partage la bonne humeur de l'instinctif.

DIARIO DE NOTICIAS (Pamplona 21 février 2006)

Maryam Khakipour reivindica la memoria del teatro popular de Teherán

en 'the joymakers' narra la desaparición de uno de los espacios más célebres de la ciudad

El filme iraní compitió con 'La casa de mi abuela', de Adán Aliaga, ganador del Festival Internacional de Amsterdam

ANA OLIVEIRA LIZARRIBAR

Pamplona. Durante siglos, el escenario ha servido de reflejo de intenciones y anhelos, de pedestal desde donde decir aquello que a pie de calle estaba mal visto o prohibido. Asimismo, antes de que siquiera se soñara con la televisión o el cine, el teatro era el mejor entretenimiento del pueblo. Ambas facetas, la crítica y la de recreo, quedan recogidas en The Joymakers, documental en el que Maryam Khakipour rescata la memoria del teatro popular que se practicaba en la ciudad de Teherán, prácticamente extinguido.

Enmarcada en la sección oficial competitiva del Festival Punto de Vista, esta película parte de los recuerdos de infancia de su directora, que se fue de Irán tras el triunfo de la revolución islámica. Madrid, primero, y París, después, fueron sus hogares en el exilio, aunque hace un par de años, y después de 14, decidió regresar a Teherán para rodar esta película, traducida como Los obreros de la alegría. Y es que, a través de este reencuentro con los personajes de su niñez, trataba de "dejar una huella

justamente en un país en el que la memoria no existe y en el que las cosas se entierran cuando todavía viven", dice. De hecho, el retorno a su país le sirvió para comprobar que de aquella calle bulliciosa plagada de teatros apenas restaba un precario edificio, llamado Nasr, en el que una humilde troupe de actores y actrices se afanaba en mantener con vida a un mítico personaje, el Negro, un bufón cuya representación ha pasado de generación en generación, a modo de alter ego de todo un pueblo, expresando, bajo la protección del maquillaje y el vestuario, todo aquello que nadie se atrevía a decir sobre las instituciones y otros estamentos.

Khakipour captó con su cámara las inquietudes de este elenco en dos momentos diferentes. Primero, durante las fechas previas al cierre del teatro, cuando el edificio desafiaba a la miseria y permanecía en pie como último ejemplo de los teatros de improvisación, de los que "fueron quemados tras la revolución". "El arte popular en Irán nunca tuvo un lugar concreto, y los que lo

hacían no se consideraban artistas, sino más bien obreros de la felicidad", cuenta la realizadora, que regresó a Teherán siete meses después del primer rodaje para recoger las sensaciones que generó el cierre del teatro. "Sus reacciones representaban muy bien a la sociedad; algunos actores lo aceptaban con resignación y otros, en cambio, se mostraban preocupados por el porvenir". Entre los más luchadores, Khakipour destaca a las actrices, que comparten talante con las mujeres iraníes en general. "Son formidables. Tienen una vitalidad enorme para luchar contra lo que ocurre", comenta la cineasta, que tampoco olvida a los hombres, que "han aprendido a hablar sin dejar huella, a decir las cosas entre palabras".

The Joymakers es, pues, un alegato a favor de la cultura, la risa y la memoria. Y también una prueba de que "una película puede darle patadas a la realidad y cambiar su rumbo". No en vano, tras el estreno del filme, la Unesco podría proponer la rehabilitación del teatro Nasr.

JORNAL O TEMPO (Brésil Belo Horizonte 11 avril 2006)

Quarta-feira, 12 de Abril de 2006, filme iraniano é atração

SORAYA BELUSI

Principal destaque da programação carioca do Encontro Mundial das Artes Cênicas (Ecum- 2006), o documentário "Siah Bâzi – Operários da Alegria", até então inédito no Brasil, será exibido hoje em Belo Horizonte, às 18h30, para os participantes do evento.

Dirigido por Maryam Khakipour, nascida no Irã e radicada na França, o documentário aborda o fechamento do teatro tradicional cômico de Teerã pelas autoridades locais e a luta de seus atores para manter vivo o riso e sua tradição.

De passagem pela capital mineira para exibição de seu trabalho, acompanhada dos atores Saadi Afshar e Shadi Zadeh, Maryam recusou-se a dar entrevistas para imprensa, com receio das possíveis consequências de sua fala. "O filme mostra essa tradição cômica popular, centrada em um personagem chamado o homem preto. Esse personagem (que Saadi Afshar interpretou por 55 anos) usa uma máscara de tinta preta e se aproxima muito de uma comunicação direta com o público. E as histórias sempre remetem à relação do homem do povo com as estruturas de poder. É uma verdadeira declaração de amor ao teatro", explica o curador artístico do Ecum, Fernando Mencarelli.

TELERAMA (25 janvier 2006)

Saadi, agence de gaieté

JOSHIKE SCHIDLOW

Défenseur opiniâtre des opprimés, Ariane Mnouchkine a convié l'Iranien Saadi Afshar dans son fief : le Théâtre du Soleil. Cet acteur est le dernier maître de la tradition iranienne du Siah Bâzi, sorte de commedia dell'arte des quartiers populaires qui remonte au XVIIe siècle. Le spectacle s'ouvre avec la projection d'un documentaire de Maryam Khakipour, qui, après avoir évoqué les riches heures du Siah Bâzi, donne la parole aux membres de la troupe, réduits à l'inactivité depuis que le régime des mollahs les a, en 2004, virés du jour au lendemain du théâtre où ils avaient établis leurs quartiers.

Véritable petit miracle scénique, *Saadi agence de gaieté*, exceptionnellement présenté à Paris, donne la mesure de la perte que représente cette mort programmée. Mal en point, le sultan du pays va se baigner dans un lac au cœur de la forêt. Un paysan misérable découvre ses vêtements et s'en revêt. Les courtisans le prennent du coup pour leur seigneur. Le visage noirci, Saadi Afshar interprète avec une malice croustillante le paysan qui, honoré quelques heures comme un prince, se délecte à balancer leurs quatre vérités aux puissants. Gageons que cet esprit frondeur – et le fait que des femmes en fassent partie – n'est pas étranger à la persécution dont la troupe est victime.

LA CROIX (17 janvier 2006)

La troupe iranienne de Saadi Afshar fait découvrir les merveilles d'un théâtre direct et populaire qui ne veut pas mourir

Les ouvriers de joie, ou la verve à l'iranienne

DIDIER MEREUZE

Ils s'appellent Saadi, Hassan, Mohsen, Leïla, Raheleh, Hossein, Ahmad, Behrouz. Costumes chatoyants, coiffures orientales sur la tête, ils dansent au rythme du tambour et du violon, entraînant à leur suite le public dans la salle. Répondant à l'invitation d'Ariane Mnouchkine et du Théâtre du Soleil, les artistes de la troupe Siah Bâzi arrivent de Téhéran pour présenter *Saadi, agence de gaieté*. Un « spectacle comique improvisé en persan surtitré ». Une comédie naïve interprétée devant une grande toile peinte évoquant un décor de rivière et de forêt.

Il y est question d'un sultan tyrannique qui découvre la misère de son peuple et décide de changer de comportement. Les courtisans sont obséquieux. Le petit peuple a du bon sens, représenté par une femme au verbe haut en couleur, et son mari, brave homme mais paresseux. Par un effet de ressemblance, il sera pris pour le sultan : comme ce dernier, il a le visage fardé de suie. Tous deux sont des « noirs », figure centrale de ce théâtre du « Siah Bâzi » (le jeu du « noir »).

Tenant à la fois de Guignol, des chansonniers, de l'Arlequin de la commedia

dell'arte, il est la figure du peuple, exprimant tout haut, avec une verve d'une liberté insolente, ce que ce dernier ne peut, ni n'ose.

Un théâtre direct et populaire que le public de la Cartoucherie de Vincennes applaudit à grands cris, mais qui, dans l'Iran d'aujourd'hui, semble condamné à disparaître, alors que sa dernière salle, le théâtre Nasr, a été fermée, contraignant ses comédiens à se rencontrer dans d'autres métiers (chauffeurs de taxis, camionneurs, masseurs...) ou les condamnant à l'exil.

Pourtant, cette forme, vieille de plus d'un siècle, a connu ses heures de gloire. Saadi Afshar, qui joue le « noir », s'en souvient : « J'ai débuté dans les années cinquante. A l'époque, on ne jouait que chez les particuliers, pour animer les mariages et les fêtes. J'avais 14 ans. Avec d'autres gamins, j'ai formé une troupe. Déjà, je voulais interpréter le noir, mais je ne savais pas comment me maquiller. La première fois, j'ai utilisé de la suie de cheminée. Je n'arrivais plus à l'enlever. »

Son métier, il l'a appris comme les autres, sur le tas. Un sens aigu de l'improvisation,

du contact avec le public. Après le coup d'arrêt donné par la révolution iranienne, une grande partie du théâtre a repris de la vigueur. Mais pas celui des « agences de gaieté », que pratiquent Saadi et les siens. Dans l'Iran des années 2000, ils est jugé trop peu noble.

Saadi ne s'en défend pas : « Nous ne sommes pas des artistes, mais des ouvriers de la joie. » Cette joie qu'on leur a retirée, en même temps qu'on les a expulsés de leur théâtre. On leur a seulement dit que le bâtiment était trop vétuste, trop délabré. Demain, on construira sans doute un immeuble ou un parking à sa place. « Pourtant, reprend Saadi, nous avons un public. Je ne comprends pas. »

Dans le très beau documentaire réalisé sur la troupe à Téhéran par Maryam Khakipour, présenté en première partie, Reza Arabzadeh, « noir » célèbre durant des décennies, se lamente, assis sur un trottoir : « Je ne savais pas que ce métier, on devait le payer à la fin. » En écho, un autre acteur cite des vers : « Reste économe de tes paroles. Plus un mot. A quoi bon répondre s'il n'y a pas de questions ».

L'EST REPUBLICAIN (24 février 2005)

« Rire, c'est comme un péché »

Avec « les Ouvriers de joie », une réalisatrice d'origine iranienne décrypte la (dure) réalité d'une culture en danger

XAVIER FRERE

« *Quand les pleurs ne peuvent rien contre la réalité, c'est le rire qui vient* ». Et n'est-il pas, parfois, l'ultime recours, le dernier ballon d'oxygène dans un pays comme l'Iran ? Maryam Khakipour revendique en tout cas cet adage et cette opinion. Elle le traduit même en images à travers « *Les Ouvriers de joie* », le documentaire qu'elle a présenté en compétition hier, en fin d'après-midi, à Vesoul.

Le film, tourné à Téhéran, sa ville natale, lève le voile sur un pan important de la vie culturelle : la tradition du Siah Bâzi, une forme de théâtre comique populaire qui existe depuis le XVII^e siècle. Mi-Arlequin, mi-Commedia dell'arte, avec comme personnage centra le « Siah », un serviteur noir, empêcheur de tourner en rond, qui stigmatise, par l'improvisation de jeux de mots et de contrepéties, les injustices de la vie, critiquant par allusion l'ordre social, les personnalités en vue, sans toutefois attaquer de front le pouvoir en place.

Domiciliée depuis quelques décennies en France, elle a noué avec son enfance grâce à cette redécouverte du « Siah Bâzi », un peu comme si elle avait « *trouvé le personnage de son enfance en mauvais état* ». Aujourd'hui, elle témoigne que cet art populaire est « *enterré vivant* », victime de « *l'indifférence générale* » dans un pays où « *rire, c'est comme un péché* ». Tout bénéfice pour le pouvoir, cible de cette satire, de cette arme de distraction massive, « *cet instrument de vengeance narquoise contre les humiliations et les vexations subies par les classes inférieures* ».

Derrière ce constat se nichent bien d'autres attentes. Celle, toute simple, de la pérennité de ce petit théâtre décrit dans son docu, voué à être transformé en parking. Ou celle, évidemment, d'une évolution sur cette terre, « *où maintenant le métier d'artiste est devenu une douleur* ».

LIBERATION (12 janvier 2006)

La Cartoucherie accueille une troupe iranienne inclassable, dont la salle a été fermée à Téhéran

JEAN-PIERRE THIBAUDAT

Une nouvelle triste peut en cacher une autre très réjouissante. Il y a un an et demi, on apprenait la fermeture à Téhéran du théâtre Nasr, haut lieu (kitchissime) du Siah Bâzi (littéralement « jeu du noir »), genre inclassable entre cabaret, théâtre de boulevard et commedia dell'arte avec pièces en forme de canevas, improvisations et un acteur grimé en noir comme personnage pivot.

Dans ce rôle, l'acteur Saadi Afshar était grandiose, c'était vrai au théâtre Nasr (*Libération* du 15 octobre 1991) mais aussi ailleurs (il était venu à Paris, il y a quatorze ans, invité par Peter Brook et le Festival d'Automne). On se disait qu'il était dommage de voir cet acteur d'une drôlerie irrésistible (il est à l'Iran ce que Toto fut à l'Italie) privé de théâtre et son public privé d'un tel énergumène.

Eh bien non. Après s'être dispersés, les douze acteurs de la troupe se sont retrouvés, les voici qui débarquent en fanfare au Théâtre du Soleil accueillis pas la mère aubergiste du théâtre venu d'ailleurs qu'est Ariane Mnouchkine. Leur spectacle, *Saadi, agence de gaieté*, raconte en rigolant leur histoire et celle de leur théâtre fermé. En préambule au festin (sous-titré autant que faire se peut), un film de Maryam Khakipour raconte l'histoire du Siah Bâzi et celle de son acteur phare.